

vers-là, le *Poème de l'Amour* en contient beaucoup, des vers faits pour rester, et qui resteront, car cette œuvre très personnelle est en même temps d'un intérêt général, et, tout en disant sa propre angoisse, le poète a dit toute l'éternelle angoisse du cœur humain.

André DUMAS.

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA-COMIQUE

« GRAZIELLA », D'APRÈS LAMARTINE

L'Opéra-Comique, durant cet hiver, est dans une période de demi-repos, ou presque de sommeil. Il imite les marmottes qui ont froid : il dort. L'année prochaine, sans doute, va-t-il se réveiller avec des directeurs nouveaux. On peut du moins l'espérer, dans l'intérêt de la musique et des musiciens.

Depuis quelques mois, les directeurs actuels sont condamnés à ne rien faire. En effet, ils s'en vont. Le ministre des Beaux-Arts a déjà désigné leurs successeurs. Les anciens directeurs sont donc dans la situation d'un ministre renversé qui « expédie les affaires courantes ». Que font-ils ? Ils attendent leur dernier jour. Pour jouir des minutes, ils ne font plus rien ; et même les « affaires courantes », qui ne courent jamais, marchent au ralenti.

Donc, plus de pièces nouvelles ; très peu de reprises ; très peu d'engagements d'artistes. Le fameux *cahier des charges*, qui devrait obliger la direction à quelque effort, est tenu pour inexistant. On vit sur le répertoire, on vivote sur le vieux répertoire de tout repos. On fait des économies en attendant le jour du départ. On somnole, et le ministre ferme les yeux.

Et cela ne change rien à rien : la rente baisse, le pain augmente, les musiciens continuent de tirer la langue, et le public affine son bon goût dans les jazz-band, les music-halls et les cinémas.

* * *

Et pourtant, tout arrive, même une première. Et voici qu'une pièce, après avoir attendu plus de dix ans, voit enfin le jour dans la lumière de la rampe.

Cette pièce, récente sans l'être, fut tirée, par

MM. Henri Cain et Raoul Gastambide, du célèbre récit de Lamartine, *Graziella*.

Admirable et séduisant Lamartine ; si grand, si spontané, si génial, si noble et désintéressé ; l'un des plus hauts poètes, en certaines pages, et le premier en date de notre XIX^e siècle ; mais qui, souvent, par besoin d'argent, pour subvenir à sa générosité, ou pour amortir des dettes de jeu, improvisa des publications hâtives, mercenaires, où son génie n'apparaît plus que de loin en loin.

C'est ainsi, en 1847, qu'il publia d'abord en feuilletons, dans *La Presse* de M. de Girardin, les *Confidences*, où se trouve l'épisode de *Graziella*. Lui-même, employant le *je*, il n'avait pas craint de se mettre en scène. Et maintenant, on le met lui-même sur la scène.

Dans la réalité, en 1811, durant sa vingtième année, le poète, fils cadet de M. de Lamartine, et qui s'appelait alors « le chevalier de Prat », passa quelques mois chez un parent, à Naples. Ce cousin dirigeait une manufacture de tabacs. Le jeune chevalier, et aussi son ami Virieu, s'intéressèrent à deux petites ouvrières, plieuses de cigarettes. On fit des parties carrées... Lamartine et Virieu revinrent en France, dans leurs familles. Et l'une des cigarières ne devint pas *Carmen*, mais *Graziella*.

Le récit de cette aventure, assez ordinaire, fut très modifié, très romancé ou très poétisé, trente-cinq ans plus tard, par Lamartine. Récemment, il fut adapté, par M. Henri Cain et M. Raoul Gastambide, aux habitudes qui sont en faveur à l'Opéra-Comique. Les deux librettistes ont montré qu'ils les connaissaient fort bien. Et d'ailleurs Lamartine leur avait préparé la besogne.

Une tempête (quelle aubaine pour le musicien !) une tempête mugit dans le golfe de Naples. Elle jette, sur le rivage, une barque où sont un vieux pêcheur et le Poète. La barque se brise. Aussitôt le Poète, généreux comme le fut souvent Lamartine, rentre dans la coulisse pour acheter une autre barque. Le jour se lève (nouvelle aubaine pour le musicien) ; et le Poète revient avec une belle barque neuve. Tous les pêcheurs napolitains exultent de joie, et, nouvelle aubaine, ne peuvent se retenir de danser une saltarelle.

Le don de la barque n'a pas manqué de toucher *Graziella*. Pour la toucher encore, voilà que le Poète lui lit *Paul et Virginie*... Evidemment, la fille du pêcheur, intéressée par ce beau jeune homme sentimental, ne pourra plus épouser Cecco, marin timide et laid. En vain les parents désirent ce mariage : *Graziella* s'enfuit... Elle veut chercher un refuge dans un couvent. Mais elle est rejointe par le Poète ; et tous deux s'avouent leur amour.

Hélas ! cette idylle peut-elle durer?... Le Poète

est rappelé en France par sa famille. Il part en promettant de revenir.

— « Non, tu ne reviendras pas ! » s'écrie Graziella, trop clairvoyante... Et nous assistons bientôt à l'agonie et à la mort de la pauvre enfant.

* * *

Un tel livret, malgré toute l'adresse des librettistes pour ménager les plus sûrs effets scéniques, offrait une tâche bien difficile au musicien. Cette idylle est un peu menue pour occuper cinq actes. Aussi les accessoires deviennent-ils trop importants : tempête, et même seconde tempête, lever du jour, saltarelle au premier acte, saltarelle et autres danses au quatrième, chœurs dans la coulisse... Il en résulte un agrandissement, un grossissement de l'action théâtrale, ce qui a entraîné un singulier grossissement de la musique. Pour cette idylle, voilà déchaînés les puissants moyens orchestraux de la *Tétralogie*, la tempête de la *Valkyrie* et le chant de la forge de *Siegfried*, et aussi la passion et le chromatisme de *Tristan*, les frémissants triolets et les notes accentuées de Massenet, et même les coups de voix que peuvent admirer les admirateurs de la *Tosca*. Vraiment, c'est trop de choses, et qui font mieux ailleurs.

Mais il ne faut pas oublier que cette partition, écrite depuis plus de dix ans, est une des premières œuvres de M. Mazellier. Comme il arrive souvent, ce jeune Prix de Rome, dans un ouvrage de début, a voulu montrer qu'il savait bien des choses. Et il s'est exagéré l'importance de son sujet : sa science, et sa conscience, l'ont entraîné à faire trop grand, trop long, et parfois trop gros. Il a même pensé à séduire le public non musicien, au début du second acte, par un intermède d'un style regrettable.

Sous ces réserves, il faut reconnaître qu'il manie adroitement l'orchestre, qu'il atteint souvent à des expressions justes et qui portent. Il n'a pas recours à des innovations hasardeuses et qui risquent de n'avoir qu'une faveur passagère ; il donne aux voix leur légitime prédominance et leur confie des mélodies vraiment vocales. Enfin l'œuvre ne manque ni de variété, ni de mouvement ; et tout le premier acte semble présager un tempérament de compositeur de théâtre.

La mise en scène et les danses sont agréables. L'orchestre, dirigé par M. Frigara, ne faiblit pas pour s'acquitter de sa tâche véhémente.

La distribution des rôles mérite d'être louée. M^{lle} Yvonne Brothier donne à Graziella une silhouette élégante et jeune ; elle conduit avec certitude une voix fraîche et facile ; M^{lle} Pérelli, dans le rôle de la mère, fait valoir une voix ample et bien

timbrée. M. Vieuille montre à la fois de l'autorité et du naturel ; M. Sauvageot et M. Genin tiennent bien leurs rôles épisodiques ; et le Poète, c'est-à-dire M. Marcellin, ténorise avec chaleur et avec éclat.

Quand vous aurez vu à l'Opéra-Comique, les belles bottes, la redingote à taille et le manteau flottant du « chevalier de Prat », laissez-moi vous conseiller de retrouver le véritable Lamartine, le grand et noble poète, dans ses *Méditations*, qui furent la radieuse aurore du lyrisme français du XIX^e siècle. Même à propos d'une aventure de jeunesse, on ne peut évoquer un tel génie sans le saluer avec émotion et reconnaissance : par Lamartine, les grands problèmes de l'âme humaine, ses plus hautes aspirations, le sentiment religieux et l'inquiétude de l'infini furent réintégrés, avant 1830, dans la poésie française.

Adolphe BOSCHOT.

LES CONCERTS

LE BURLESQUE DANS LA MUSIQUE MODERNE

Nous avons parfois pensé, lorsque nous imaginions ce que serait l'Art d'après-guerre, devoir assister à la Renaissance du lyrisme. Nous avons cru qu'à l'Épopée gigantesque qui venait de bouleverser le monde répondrait l'écho encore vibrant de nos douleurs et de nos deuils : c'était la logique. Mais qu'y a-t-il de logique à l'époque où nous vivons ?...

L'Art aujourd'hui, c'est le triomphe du Burlesque !

Il ne s'agit pas, précisons-le, de manifestations décadentes, qui ont souvent suivi les heures troublées dans l'histoire des Peuples désaxés. Il s'agit de la Farce.

« Amusons-nous, disent les musiciens de la jeune école, et amusons le public. »

C'est sans doute à cet effet qu'après une représentation des ballets Suédois au Théâtre des Champs-Élysées, nous eûmes, il y a peu de temps, la joie de voir M. Eric Satié venir saluer le public sur la scène, assis et poussé dans une 5 HP Citroën...

J'avouerai cependant, entre parenthèse, que je le préfère dans ce rôle de bouffon et que j'ai plus de plaisir à entendre sa *Danse maigre* ou ses *Gymnopédies* que son *Socrate*, dont la lijanie est d'une monotonie soporifique.

M. Satié a pourtant une nature richement douée. *Parade* promettait, certes. Mais ainsi que beaucoup de ses contemporains, il a subi l'influence de l'impressionnisme de ses prédécesseurs de génie, qu'il renie d'ailleurs.

Il est certain que dans *Minstrels* ou dans le *Général Lavine Excentric*, ces deux exquis Préludes de Debussy, il y a tout l'humour, toute la grâce, tout l'esprit français. Mais l'auteur de *Pelléas*, du *Prélude à l'Après-midi d'une jeune fille*, du *Quatuor* et de tant d'autres robustes chefs-d'œuvre, avait fait ses preuves. On savait quelle richesse